

Boris Schreiber. Les bas-fonds du cœur

Volons au secours du succès : *La Traversée du dimanche* a déjà reçu le prix Sainte-Beuve qui, pour n'être pas le Goncourt, n'en a pas moins d'autres qualités, discrètes et sûres. Ce dont je conclus que chacun des jurés dudit prix s'est senti, à la lecture du roman, aussi déprimé que je le suis : il n'y a pas moyen d'entrer dans cet ouvrage démoralisant – démoralisant et drôle – sans avoir l'âme qui tourne au noir grisâtre. C'est le livre de toutes les culpabilités, de toutes les lâchetés, de toutes les blessures. Une petite lame rouillée qui passe et repasse sur les plaies, les aggravant progressivement jusqu'à l'os. Et bien sûr, l'on adhère au héros. Qui, d'ailleurs, parlant de lui et de lui seul, dit « nous ». Ce « nous » n'est pas conçu pour nous englober, du moins ce n'est pas sa première justification. Comme il y a un « nous » de majesté (celui du roi), il y a le « nous » de brimade, celui de l'homme brisé : *Et vous ne vous sentez jamais seul ? – Jamais. – Comment vous faites ? – Avec tous ces morceaux qui sont en nous, vous comprenez ?* Cette citation, je l'extrais de la fin du livre : *La Traversée du dimanche*, roman court qui se développe aussi lentement qu'un jour férié, ne pose pas dès l'abord toutes les cartes sur la table.

Le narrateur, *Béator* (L' « heureux » ? Laissez-nous rire. Peut-être le « ravi » du midi ?), développe au cours de son long monologue, sur les tons alternés de la revendication et de la mauvaise foi, la somme des misères affectives, sexuelles, sociales, morales. Misère intellectuelle, aussi ? Non. Sur le plan intellectuel, il est plutôt bien fourni (... *nous crions « Silence » à notre hilarité qui se déchaîne entre la partie intérieure de notre extérieur et la partie extérieure de notre intérieur. Nous nous comprenons très bien.*), mais c'est une grande folie que d'être intelligent tout seul.

C'est dimanche, et c'est l'anniversaire de la mère de Béator (*notre maman*) ; Béator devrait lui rendre visite dans cet asile de vieillard où elle finit si tristement ses jours, d'autant plus que cela fait longtemps, très longtemps, qu'il ne s'est pas occupé d'elle. Pour ne pas aller la voir, tous les prétextes lui sont bons : les vacances, il les passe « au club », seule occasion pour lui d'aventures sexuelles avec quelques femmes aussi paumées que lui – et même là, sa moyenne n'est pas brillante. Noël, le jour de l'An ? Les réveillons organisés lui donnent une illusion fugace d'amitié avec des inconnus saouls de mauvais champagne. Et les week-ends ? N'en parlons pas, il se repose. Mais aujourd'hui, jour d'entre les jours, il faut qu'il y aille. Il ne peut pas. Une chaîne invisible le retient à ce studio minable et prétentieux, meublé avec l'argent maternel. Être confronté à la douceur, au sacrifice de sa mère, lui rappellera trop qu'elle s'est saignée aux quatre veines pour lui, et que c'est pour cela qu'elle vieillit dans la misère ; qu'il lui doit tout, et même ce travail subalterne dans un parking souterrain (... *le parking souterrain des terreurs souterraines, découvrons-nous aux derniers chapitres, quand le symbolisme du livre se met à jour, mais le lecteur l'aura déjà compris depuis longtemps*), où il multiplie les bassesses. Lui rappellera, surtout, que son père le méprisait, et que son père avait raison... Une fois, deux fois, trois fois, il part et il revient. Un cadeau, il lui faut un cadeau. Que trouve-t-il ? du papier hygiénique (Oui, c'est gros. Quelquefois, on aurait envie de dire à l'auteur que nous ne sommes pas sourds. Mais dans le ton général du roman, c'est quand même bien – peut-être nécessaire). Et des fleurs. Où trouver des fleurs ? La nuit tombe, il sera bientôt trop tard. Sur la tombe de son père, parbleu !

Attention, ce roman est aussi bourré de clefs que *la Flûte enchantée* l'est de symboles maçonniques : faute de toutes les comprendre, nous sommes déjà content de reconnaître qu'elles sont là. Au cimetière, Béator rencontre Flora. *Flora*, la fleur, juive comme lui (ce n'est pas dit dans le livre, mais il est facile de mettre le point sur l'i) pleure un père sans tombe, parti en fumée dans un camp. Flora, chauffeur de taxi, c'est le salut, c'est le guide : c'est l'Orphée qui sortira Béator de cet enfer. Et pour qu'elle accepte de le conduire à la mère, Béator donne à cette femme sans tombe la tombe de son père, se débarrasse du spectre vengeur... Donc, (l'enchaînement est inévitable), ils font l'amour. Flora incarnera la femme imaginaire qu'il racontait à sa mère, elle entre dans sa vie – avec effet rétroactif. Rien n'est encore parfait, mais tout se met en place. De ressassement en

autoflagellation, Béator a trouvé *la preuve par neuf* qu'il cherche. La preuve de quoi ? La preuve de lui.

Il semble évident que non seulement Béator, mais aussi Flora l'orpheline ; et le père « aux livres illisibles » ; et la nièce de Flora, qui cherche quelle faute elle doit expier, qu'elle a commise en une vie antérieure : tous, face à la douleur accusatrice de la mère, sont des projections de l'auteur. Il y a tant de morceaux dans un « nous » brisé ! Et tant de fissures pour se glisser dans le malaise d'autrui ! Comme cette marque de gants dont la publicité affirme qu'une seule taille sied à toutes les mains, Boris Schreiber a figolé une culpabilité si souple, si exhaustive, qu'elle devrait contenir, sans trop forcer, à peu près à tout le monde.

Boris Schreiber. La Traversée du dimanche. Luneau Ascot. 199 pages.